

LES

GIROUETTES

DE VILLAGE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. L. MONTIGNY ET ST.-AMANT,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE
THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 6 AVRIL 1825.

~~~~~  
PRIX : 4 FRANC.



PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, N<sup>o</sup>. 4, ET PASSAGE DE HENRI IV,

N<sup>os</sup>. 10, 12 ET 14.

~~~~~  
1825.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DUVAL.....	M. BOISSELOT.
M ^{me} . DUVAL.....	M ^{lle} . PALMYRE.
JACQUES DUVAL.....	M. PAUL.
SIMONNOT.....	M. DUBOURJAL.
BERTRAND.....	M. BARON.
TIENNETTE.....	M ^{lle} . OLIVIER.
UN PAYSAN.....	M. CHARLES.

La Scène est dans un Village, près Paris.

Tous les exemplaires non revêtus de ma signature sont réputés contrefaits.

Vu au Ministère de l'intérieur, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour :

Paris, le 22 Janvier 1825.
Par ordre de Son Excellence,
Le Chef-Adjoint,
Signé : COUPART.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du Faubourg Montmartre, N. 4.

LES

GIROUETTES DE VILLAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un joli paysage. A droite, au premier plan, la maison de Duval.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUVAL, M^{me}. DUVAL, BERTRAND, SIMONNOT
et TIENNETTE, assis sur une tonnelle.

M^c. DUVAL, tenant une lettre.

Voulez-vous m'écouter, oui ou non? (*Lisant à haute voix.*)

« Le Hâvre, etc.

» Mon cher oncle et ma chère tante, je viens de débarquer en France, après un voyage long et périlleux. Vous m'avez connu pauvre; je ne suis pas changé : au physique un peu maigre, et quant au moral je n'ai pas le sou. Je sens combien vous désirez vivement me voir et m'embrasser, vous aurez bientôt ce plaisir. Veuillez bien, en attendant, me croire votre respectueux et soumis neveu,

JACQUES DUVAL.»

(*Avec humeur après avoir lu, et se levant.*)

En vérité, voilà qui est fort agréable; et votre frère, monsieur Duval, avait bien besoin, en mourant, de me laisser ce garnement sur les bras.

DUVAL.

Ma foi, madame Duval, c'est un peu votre faute, entre nous, et si j'avais été consulté, vous n'auriez pas pris à votre charge un vaurien qui n'a cessé de nous causer des désagréments.

SIMONNOT.

C'est bien la vérité, ça, par exemple.

M^e DUVAL.

Si je m'en suis chargée, c'était pour vous faire plaisir. Vous en aviez plus envie que moi.

DUVAL.

Au surplus, quand cela serait, c'est que je pensais que vous l'élèveriez mieux; mais à force de le gâter, vous en avez fait un mauvais sujet.

M^e. DUVAL.

C'est faux. C'est vous bien plutôt qui, lorsque je voulais le corriger, prétendiez devant lui que je ne savais ce que je disais.

DUVAL.

Ca vous arrive si souvent, madame Duval.

M^e DUVAL.

Pardon, j'ai mon modèle sous les yeux.

DUVAL.

Et tenez, en ce moment, par exemple.

M^e DUVAL.

En ce moment, j'ai raison.

DUVAL.

Vous avez tort.

M^e DUVAL.

Non.

DUVAL.

Si, vous dis-je.

BERTRAND.

Eh! là, là, mon Dieu, quel bruit! tranchons la difficulté. Il y a long-temps que j'ai dit que Jacques ne ferait jamais rien; demandez à ma fille Tiennette? Dieu sait quel sabbat je lui fis quand j'appris qu'elle lui voulait du bien.

TIENNETTE.

Ah ! vous me permettrez de vous dire , mon père , que vous êtes dans l'erreur .

Air : *Mon pays avant tout.*

Ce n'est pas là , chacun peut bien m'en croire ,
Ce que de lui , vous pensiez , entre nous ;
Vous le savez , fille a de la mémoire ,
Lorsqu'il s'agit ou d'amant ou d'époux. (bis.)
Vous me disiez : De toute la famille
Pour sa bonté , Jacques sera chéri ;
C'est un benêt , épouse-le , ma fille , } (bis.)
Il me ressemble , il sera bon mari , }
Il sera (bis) bon mari.

BERTRAND.

Taisez-vous , petite sotte , je ne vous ai jamais dit un mot de cela .

TIENNETTE.

Je vous jure que si , mon père .

BERTRAND.

Et moi , je vous dis que non .

TIENNETTE.

C'est que vous ne vous en souvenez pas .

BERTRAND.

Voilà qui est fort , par exemple !

SIMONNOT.

Ecoute donc , mon ami , elle a raison : tu as peut-être oublié ton premier avis ; cela arrive à tout le monde .

BERTRAND.

Allons , à l'autre , à présent ; je te dis que cela n'est pas .

DUVAL.

N'allez-vous pas aussi vous quereller , vous autres . C'est assez nous occuper de cela .

SIMONNOT.

Oui vraiment . Parlons plutôt de l'affaire pour laquelle nous sommes réunis .

TIENNETTE , à Duval .

C'est ça , occupons - nous de mon mariage , mon parrain ,

SIMONNOT, à *Bertrand*.

Nous disons donc que tout est convenu, et que, pour éviter le désagrément d'un procès, nous marions ta fille avec mon neveu, et leur donnons la pièce de terre qui fait le sujet de notre différend.

BERTRAND.

C'est entendu. Ainsi, dès que Grosjean sera de retour, nous irons chez le notaire pour dresser le contrat.

M^e DUVAL.

Et vous reviendrez ensuite ici faire les fiançailles. En ma qualité de marraine de Tiennette, c'est moi qui donnerai le repas.

DUVAL.

Quand le futur doit-il revenir ?

SIMONNOT.

Il ne peut tarder. Je ne vous ai pas dit le motif de son voyage à Paris. Le château dont je suis intendant et concierge est à vendre.

M^e DUVAL.

On sait cela.

SIMONNOT.

Comme il m'importe d'en connaître le nouveau propriétaire, j'ai envoyé Grosjean dans la capitale pour savoir quand le château serait adjugé, et à qui ?

BERTRAND.

Voilà ce qui s'appelle agir en homme prudent.

SIMONNOT.

Je sais que la vente a dû se faire aujourd'hui dans la journée.

Air du Vaud. de l'Exil.

Si mes vœux ne sont pas déçus,
Aisément je pourrai connaître
Les goûts de notre nouveau maître,
Et puis me régler là dessus.
Je veux tout savoir à l'avance,
Et j'espère apprendre aujourd'hui,
Ce qu'il aime et comment il pense,
Afin de penser comme lui.

M^e DUVAL.

Bravo, voisin !

SIMONNOT.

Ainsi, j'attends Grosjean de minute en minute.

M^e DUVAL.

Cela étant, je vais tout préparer pour tantôt.

TIENNETTE.

Et moi je me retire pour songer à ma toilette.

DUVAL.

A ce soir donc.

CHŒUR.

Air : *Me voilà* (de la Clochette.)

A ce soir, (bis.)

La fête

Sera prête,

A ce soir, (bis.)

Du plaisir conservons l'espoir,

A ce soir. (quatre fois.)

Duval et sa femme entrent chez eux. Bertrand et sa fille s'éloignent.

SCÈNE II.

SIMONNOT, seul.

Dieu merci, me voilà en bon train. Grâce à ce mariage, tous nos débats sont terminés, et je suis tranquille de ce côté-là... Il n'en est pas de même à l'égard de ma place, il me tarde de savoir... C'est que s'il n'entrait pas dans les vues de l'acquéreur de me conserver, je perdrais gros; l'emploi est lucratif, et il est bon d'observer que je cumule... Au surplus, pourquoi m'inquiéter.

Air : *Abonnés de l'Opéra-Comique.*

Bien fin qui pourrait m'en apprendre,

Moi, je me trouve bien ici,

Dès que cette terre est à vendre,

Ma conscience l'est aussi.

Tout nouveau venu m'intéresse;

Si l'on me surprend, par hasard,

A manquer à la politesse,

Ce n'est qu'avec celui qui part,

Ce n'est jamais qu'avec celui qui part.

SCÈNE III.

SIMONNOT sur l'avant-scène; **JACQUES** dans le fond, portant un très-petit paquet. Il est vêtu de la manière la plus négligée.

SIMONNOT, à part.

Voilà un homme de bien mauvaise mine... c'est quelque vagabond, un mendiant, peut-être... Il vient à moi; débarrassons-nous de lui. Mon ami, je ne peux rien pour vous; je n'ai pas de monnaie.

(*Il va pour s'éloigner.*)

JACQUES, le retenant.

Permettez : n'est-ce pas à monsieur Simonnot que j'ai l'honneur de parler ?

SIMONNOT.

Lui-même. D'où me connaissez-vous ?

JACQUES.

Comment, le père Simonnot ne me remet pas ?

SIMONNOT.

Non, monsieur.

JACQUES.

Oh ! bah ! regardez-moi bien.

SIMONNOT.

Attendez... mais, Dieu me pardonne, je crois que c'est ce mauvais sujet de Jacques.

JACQUES.

Allons donc !... j'étais bien sûr que vous me reconnaissez.

SIMONNOT.

Comment, vous voilà déjà ?

JACQUES, gaiment.

Déjà ! ah ! papa Simonnot, c'est un mot de reproche.

Air : du Vaud. de la Somnambule.

Quand on revoit l'objet de sa tendresse,
Le bon ami que long-temps on pleura ;
Quand sur son cœur, on l'étreint, on le presse,
Peut-on ; mon cher, s'écrier : Quoi ! déjà ! (*bis.*)

Lorsque trop tôt ce bon ami nous quitte,
Quand de nos bras, il s'échappe, ah ! c'est là,
Qu'on peut trouver que le temps fuit trop vite,
Et que le cœur nous fait dire déjà !

SIMONNOT.

C'est bon, c'est bon ! dans quel état vous voilà ?

JACQUES.

Il est sûr qu'on me prendrait difficilement pour un millionnaire... mais, dites - moi, comment se portent mon oncle et ma tante ?

SIMONNOT, *brusquement et voulant s'éloigner.*

Toujours bien.

JACQUES, *le retenant.*

J'en suis charmé : justement je leur apporte...

SIMONNOT, *s'arrêtant de lui-même.*

Que leur apportez-vous ?

JACQUES.

Un cœur qui n'a pas varié dans ses sentimens d'affection... ils ont dû être bien contents, ces chers et dignes parens, quand ils ont appris mon retour en France !

SIMONNOT.

Oui, joliment.

JACQUES.

Comment, joliment ! ils n'auraient pas été ravis d'apprendre que je viens enfin habiter sous le toit qu'ils habitent, et m'asseoir à leur table !.. ah ! vous les calomniez, j'en suis sûr.

SIMONNOT.

Quand ils ont reçu votre lettre, ils sont entrés dans une colère !..

JACQUES.

Bah !.. contre qui ?

SIMONNOT.

Parbleu, contre vous.

JACQUES.

Pas possible !..

SIMONNOT.

En vérité, je vous trouve plaisant : n'est-il pas agréable
Jacques.

pour eux de se voir sur les bras un grand garçon qui n'a jamais rien pu faire !

JACQUES.

Est-ce ma faute à moi, si la fortune, après laquelle je cours, a des jambes plus exercées que les miennes !..

SIMONNOT.

Mauvaise raison. Vous arrivez des colonies, de l'Amérique, du Nouveau-Monde, que sais-je !

JACQUES.

Eh bien !

SIMONNOT.

Eh bien ! ne devriez-vous pas être à la tête de quelque pacotille : tous ceux qui arrivent de ces pays-là, en rapportent des richesses.

JACQUES, *montrant son paquet.*

Tous !.. vous voyez bien que non.

SIMONNOT.

Cela se voit partout.

JACQUES.

Oui, dans les romans et dans les comédies ; mais, moi, qui ne suis pas un personnage idéal, (je le sens à mon estomac) je n'ai pas eu ce bonheur.

SIMONNOT.

Le bonheur ! le bonheur !.. voilà le grand mot de ceux qui, comme vous, ne sont bons à rien : à les entendre, quand un homme réussit, c'est le bonheur.

JACQUES.

Et votre grand cheval de bataille à vous autres, quand un homme est malheureux... le voilà : C'est sa faute. Ça vous est bien facile à dire.

Air : L'Amour, l'Estime et l'Amitié.

C'est ainsi qu'on est aujourd'hui,
Personne, ô malheur déplorable !
Ne tend une main secourable
A l'homme pauvre et sans appui,
Hélas ! on s'éloigne de lui.
Mais, peu surpris de l'aventure,
Malgré notre accueil inhumain,

Vous n'entendrez aucun murmure ;
Je connais le monde , et je jure
Que chacun me tendrait la main) (bis.)
Si je descendais de voiture.

SIMONNOT, *à part.*

Je crois qu'il a raison.

JACQUES.

Et cela me fait regretter d'être arrivé dans ce triste équipage. Au surplus, tel qui me jette la pierre aujourd'hui, demain peut-être...

SIMONNOT.

Comment l'entendez-vous ?

JACQUES.

Qui sait ! il y a assez long temps que le malheur me poursuit : la fortune est aveugle et femme , et je pourrais peut-être , un jour... mais , revenons : mon oncle et ma tante ne sont pas disposés en ma faveur , dites-vous ?

SIMONNOT.

Il s'en faut.

JACQUES.

En ce cas, monsieur Simonnot, c'est à vous de me rendre un service ; je vous ai toujours connu, bon, obligeant, serviable...

SIMONNOT.

Après, après ?..

JACQUES.

Je désirerais vivement changer...

SIMONNOT.

De vêtements ?..

JACQUES.

Non : de situation ; et vous allez me faire le plaisir de me prêter...

SIMONNOT

De l'argent, peut-être ? ça m'est impossible.

JACQUES.

Vous n'y êtes pas.

SIMONNOT.

Quoi donc ?

JACQUES.

Vous ne me laissez pas achever : je vous prie de me prêter votre appui, votre protection auprès de mes parens, pour me faire rentrer en grâce.

SIMONNOT.

Ah ! c'est bien différent. (*après une pause.*) Eh bien ! mon ami, je suis fâché de vous refuser, mais je n'aime pas à me mêler des querelles de famille.

JACQUES.

Cependant, monsieur Simonnot, un mot, un seul mot en ma faveur.

SIMONNOT.

Je vous ai dit ma façon de penser ; d'ailleurs mes principes bien connus et... Adieu, mes affaires m'appellent au château. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

JACQUES, *seul.*

C'est ça, tire-toi delà comme tu pourras. (*Il appelle.*) Monsieur Simonnot, monsieur Simonnot !.. il est déjà bien loin... lorsqu'il s'agit d'obliger un malheureux, ces gaillards n'ont des jambes que pour l'éviter. Eh bien ! le debut promet, et si ça continue, ça n'ira pas mal... mon étoile ne se démentira jamais.

Air : *C'est trop de témérité*

Depuis que dans ce séjour,
Ma mère me mit au jour,
Je n'ai pas un instant
Vécu tranquille et content :
Toujours pris au dépourvu,
Constamment je me suis vu
Rebuté,
Cabotté,
Et par le sort balotté.
Quand je vins au monde,
Chacun à la ronde
Souriait
S'écriait :
Quel enfant ! ah ! qu'il est
Laid !

Fouetté par ma mère,
 Battu par mon père,
 Et par tous deux boudé,
 J'étais obsédé,
 Grondé.

Je n'avais pas dix printemps,
 Lorsque sans perdre de temps,
 On me dit un matin,
 Hors d'ici, petit mutin?
 Pour éviter le bâton,
 D'abord je fus marmiton,
 Puis, sans nul préjugé,
 Pour mousse je m'engageai.
 Bientôt las de la marine,
 Je débarque à la sourdine,
 Mais, ô fortune chagrine,
 Seul, et sans amis,
 Je tente en vain mainte affaire;
 Las de ne pouvoir rien faire,
 Je gagne un autre hémisphère,
 J'y deviens commis.
 Mais du sort, l'injuste loi,
 Me prive de mon emploi.
 Tant que j'ai de l'argent,
 Chacun se montre indulgent;
 Aussitôt que je n'ai rien,
 Je ne suis plus qu'un vaurien,
 Par chacun repoussé,
 Oppressé,
 Froissé,
 Chassé.

A tout, moi, je m'habitue;
 Qu'un autre, l'âme abattue,
 S'il est malheureux, se tue;
 Loin de faire ainsi,
 Mon bagage sur l'échine,
 Je pars pour la Cochinchine,
 Et du fin fond de la Chine,
 Je débarque ici.

Depuis que dans ce séjour, etc.

Si je revenais avec de l'or ; je n'aurais qu'à me présenter ; mais je suis pauvre... eh ! mais j'y pense ; si je me disais riche... je n'arrive pas à pied. Ce brave homme que je ne connais pas, et qui m'a généreusement offert sur la grande route une place dans sa voiture... si je profitais... Ah ! bah !... avec une tournure comme la mienne, qui diable voudra croire... On vient de ce côté, attention !...

ce sont mes chers parens : voyons les venir . . .

(Il se tient à l'écart et cherche à réparer le désordre de ses vêtements.)

SCÈNE V.

JACQUES, DUVAL, MADAME DUVAL, sortant de chez eux.

M^e DUVAL.

Bien décidément, M. Duval, votre neveu s'arrangera ; je ne suis pas d'humeur à garder chez moi ce vaurien.

JACQUES, à part

Vaurien ! je suis sur le tapis.

DUVAL.

Eh ! bon Dieu, qui vous dit de le garder, ne suis-je pas en cela de votre avis ?

JACQUES, à part.

Je vois avec plaisir qu'il y a maintenant de l'accord dans le ménage.

M^e DUVAL.

Non ; mais c'est que je vous connais ; vous êtes faible ; et sous le prétexte des liens du sang, vous pourriez . . . Ce n'est pas que si Jacques était un garçon intelligent, travailleur, capable de nous rendre service, on se ferait un plaisir de l'accueillir comme un neveu ; mais un drôle de cette espèce, qui ne sait que boire et manger.

JACQUES, à part.

Et dormir. C'est égal : le moment est favorable, un peu de courage, et montrons-nous.

(It s'avance.)

M. et M^e DUVAL.

Que vois-je ?

JACQUES, leur tendant les bras.

Jacques, votre neveu.

M^e DUVAL, le repoussant.

Et juste ciel ! comme vous voilà fait !

JACQUES.

Chers parens, laissons là le costume. Il ne faut pas, comme

on dit , s'arrêter aux bagatelles de la porte; l'extérieur ne prouve rien , embrassons-nous.

M^e DUVAL.

Comment , que dis-tu ? L'extérieur...

JACQUES.

La vérité. Il est certain qu'à me voir on ne me prendrait pas pour ce que je suis.

M. et M^e DUVAL.

Pour ce que tu es ?

JACQUES , *ayant l'air de se reprendre.*

Sans doute. Pour un honnête homme , j'ai plutôt l'air de ces gens . . . Mais il n'importe , si je ne suis pas riche , au moins en apparence , j'ai toujours pour vous la même amitié : serrez-moi sur votre cœur , et les larmes que ne peut manquer de vous arracher le plaisir , vous empêcheront d'apercevoir le désordre de mes vêtements.

M^e DUVAL , *le repoussant de nouveau.*

C'est donc en vous présentant dans cet équipage que vous croyez faire oublier vos sottises ?

JACQUES.

Mes sottises ! . . . elles sont réparées.

DUVAL.

Réparées ! . . . il y paraît.

JACQUES.

Sans doute , ou du moins elles peuvent l'être bientôt.

DUVAL.

Et comment cela ?

JACQUES.

Ce voyage que j'ai fait dans le Nouveau-Monde . . . une certaine part de prise . . . (*à part*) que je ne toucherai peut-être jamais .

M. et M^e DUVAL.

Eh bien ! achevez ?

JACQUES.

Je rapporte un trésor.

M. et M^e DUVAL , *se serrant auprès de lui.*

Un trésor ? . . .

JACQUES.

Oui, mon tendre oncle, oui ma tendre tante, depuis que je suis séparé de vous, j'ai acquis des biens inestimables.

DUVAL.

En vérité. (à part.) Ah! ça, est-ce qu'il aurait fait fortune?

M^e DUVAL, d'un ton railleur.

Et de quelle nature sont ces biens?

JACQUES, souriant.

L'expérience que donnent les années et le malheur.

M^e DUVAL, d'un air dédaigneux.

Sont-ce là toutes vos richesses?

JACQUES.

En connaissez-vous de plus réelles et de moins périssables?

M^e DUVAL.

Elles ne vous sortiront pas de l'embarras où vous êtes.

JACQUES.

Moi, dans l'embarras!... m'avez-vous entendu me plaindre. Plût au ciel qu'il n'y eût pas d'autre malheureux sur la terre; j'ai des ressources.

M. ET M^e DUVAL.

Des ressources?

JACQUES.

Certainement.

Air : de *Lisbeth*

N'ai-je pas en vous des parens
Qui brûlent de m'être agréables?
Ah! je connais vos sentimens;
Je sais que vous êtes aimans,
Bons, généreux et serviables.
Prodiguez-moi sans hésiter
Votre or, vos soins, votre obligeance,
J'ai le moyen de m'acquitter.

DUVAL.

Quoi! vraiment?

M^{ad}. DUVAL.

Et comment?

JACQUES.

En reconnaissance,
Oui, ma tante, en reconnaissance.

DUVAL, *à part.*

Il fait le railleur... serait-il riche?..

M^e DUVAL.

C'est-à-dire qu'il faut que nous vous ayons éternellement
à notre charge.

JACQUES.

Eternellement, non. Ce serait trop long, et je craindrais
de voir la fin de votre générosité.

M^e DUVAL.

N'est-il pas flatteur de présenter à nos amis notre neveu
dans un pareil état, et un jour comme celui-ci!..

JACQUES.

C'est-là ce qui vous contrarie?... ne vous inquiétez pas,
ma tante : je me charge, moi, de répondre aux railleurs.
Apprenez, messieurs les suffisans, leur dirai-je, que l'habit
ne prouve rien : je suis philosophe.

Air : Ces postillons, etc.

Voyez en Grèce, Aristide, Iphicrate,
Solon, Cratès, Diogène et Platon ;
Anaxagore, Aristippe et Socrate ;
Dans Rome antique, et Brutus, et Caton.
L'antiquité les entourait d'hommages ;
Pour eux l'habit avait-il des attraits ?
Regardez-moi, je ressemble aux sept sages...
A la sagesse près. (bis.)

M^e DUVAL.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il se moque de nous.

DUVAL, *bas à sa femme.*

Ne disons rien : j'ai des soupçons.

JACQUES.

Pour en finir, ma tante, croyez que je ne vous gênerai
pas long-temps ; pourvu que je reste ici quatre ou cinq
mois...

M^e DUVAL, *en colère.*

Quatre ou cinq mois!.. l'ai-je bien entendu ! prenez-vous

Jacques.

donc ma maison pour une auberge. . . . Je ne sais qui me tient. . .

JACQUES.

Mais, ma bonne tante! . .

M^e DUVAL.

Taisez-vous! . .

JACQUES, à son oncle.

Mon cher oncle Duval. . .

DUVAL, lui tournant le dos.

Arrange-toi : je ne me mêle pas des affaires de ménage.
(à part.) Il ne faut pas me compromettre.

SCÈNE VI.

Les précédens, TIENNETTE.

TIENNETTE.

Est-ce qu'on se dispute ici?

JACQUES, à part.

Dieu! c'est Tiennette, mon ancienne inclination.

TIENNETTE, à madame Duval.

Qu'avez-vous donc, ma marraine, vous avez un air fâché?

M^e DUVAL.

Ce n'est pas sans sujet, je pense. Regarde!

TIENNETTE.

Que vois-je! est-il possible! . . quoi! déjà?

JACQUES, à part.

Déjà! . . elle aussi? . .

TIENNETTE.

Comment, c'est toi, mon petit Jacques?

JACQUES.

A la bonne heure! . . oui, ma petite Tiennette; mais, que dis-je. . . oui, mademoiselle Tiennette.

TIENNETTE

Oh! ne te réprends pas, je suis toujours ta petite Tiennette. Ce pauvre garçon, suis-je contente de le revoir. . .

JACQUES, *à part.*

Je l'aurais gagé.

TIENNETTE.

Mais c'est qu'il est toujours très-bien.

JACQUES.

Vous trouvez !

TIENNETTE.

Est-ce toi que l'on grondait quand je suis arrivée ?

JACQUES.

Précisément.

TIENNETTE.

Sois tranquille, je ferai ta paix. (*à madame Duval.*)
N'est-ce pas, ma marraine, que vous pardonnerez à Jacques ?

M^e DUVAL.

Pour qu'il fasse de nouvelles escapades.

TIENNETTE.

Non, ma marraine, je me porte caution pour lui.

M^e DUVAL.

Eh bien ! soit, je lui pardonne... à condition qu'il partira bientôt.

JACQUES.

Je vous promets de faire violence à mon cœur. Un mois de séjour, et je pars.

TIENNETTE.

J'espère à présent que tu m'embrasseras, pour ce que je viens de faire pour toi.

JACQUES, *l'embrassant.*

Avec grand plaisir. Ah ! ça, tu m'aimes donc toujours ?

TIENNETTE.

Si je t'aime ? belle demande !

JACQUES.

Est-ce heureux qu'elle me soit restée fidèle ?

TIENNETTE.

Pour t'en donner une preuve, je t'invite à ma noce.

JACQUES.

Hein ! plaît-il ?

TIENNETTE.

Je dis que je vais me marier ; et je veux que tu dances à ma noce.

JACQUES

Vous allez vous marier , Tiennette ?

TIENNETTE.

Oui , mon ami ; avec Gros - Jean , le neveu de M. Simonnot ; qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

JACQUES.

Rien. (*à part.*) Moi , qui pensais... Ô les femmes !.. (*haut d'un air pensif.*) Pourquoi n'ai-je pas suivi ma première idée : je ne voulais m'arrêter qu'à Paris.

M^{me} DUVAL.

A Paris !.. qu'y ferais-tu , bon Dieu ?

JACQUES , *de même.*

Mais passer si près de ses parens , de ses amis , sans les voir , sans les embrasser... je n'ai pu y tenir , et , à quelques lieues d'ici , j'ai quitté la poste...

DUVAL.

Explique-toi !

JACQUES.

Oui , une berline excellente.

M^{me} DUVAL.

Tu as voyagé en berline ?

JACQUES.

Sans doute. Je viens d'en descendre... en vérité , tout vous surprend.

M^{me} DUVAL , *à son mari.*

Ah ! ça , qu'est-ce que tout cela veut dire ?

DUVAL.

Je m'y perds.

M^{me} DUVAL.

Et qu'allais-tu faire à Paris ?

JACQUES.

D'abord réclamer une somme considérable qui m'est due : (*à part.*) Je ne mens pas. On me doit ma part de prise... (*haut.*) Brisons là-dessus : qu'il me suffise de vous dire que vous n'obligerez pas un ingrat.

M^{me} DUVAL.

Oh ! je n'y puis tenir ; écoute, Jacques, il faut que tu t'expliques ; depuis que tu es ici , tu as des manières si étranges... on dirait que tu nous caches quelque chose. (*Elle le prend sous son bras.*) Voyons, mon enfant, tu sais bien que ce qui t'intéresse, nous intéresse aussi ; dis-nous donc enfin ce que tu es ?

JACQUES, *reprenant un air mystérieux.*

Ce que je suis ?.. ce que suis, ma tante ?.. vous le voyez : Jacques Duval, votre neveu, un pauvre diable à qui vous accordez généreusement l'hospitalité.

TIENNETTE.

Non, Jacques, je pense comme ma marraine. Tu as des secrets ; il faut nous les confier.

M. et M^{me} DUVAL.

Elle a raison, parle !

JACQUES, *de même.*

Vous le voulez absolument. Eh bien ! écoutez donc

(*Tous se rapprochent et l'environnent.*)

Air : *de Calpigi.*

A me croire, je vous convie :
Au triste banquet de la vie,
On me vit, hélas ! trop souvent
Ne me repaître que de vent.
Ce n'est plus comme ci-devant,
Le sort daigne enfin me sourire,
Et je suis... mais dois-je le dire ?
Je suis... j'en jure, sur l'honneur !
Je suis... votre humble serviteur.

(*Il leur échappe et entre dans la maison.*)

M^{me} DUVAL.

Je ne sais que penser de ce ton mystérieux ?

DUVAL.

Est-ce qu'il serait devenu quelque chose ?

TIENNETTE, *réfléchissant.*

J'ai peut-être eu tort de lui parler de mon mariage.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté JACQUES, SIMONNOT.

SIMONNOT, *une lettre à la main.*

Bonjour, tout le monde ; c'est encore moi, commère ; je viens vous prévenir que les fiançailles n'auront pas lieu aujourd'hui.... mais qu'avez-vous donc, vous autres ? vous avez l'air de ne pas m'entendre !

M^{me} DUVAL, *préoccupée.*

Si fait... c'est que voyez-vous... vous disiez donc...

SIMONNOT.

Je viens de recevoir une lettre de mon neveu, dans laquelle il m'annonce qu'il ne reviendra que demain.

M^{me} DUVAL, *sans l'écouter.*

Plus j'y songe, et moins je comprends...

SIMONNOT.

Au diable !... vous ne m'écoutez seulement pas.

M^{me} DUVAL.

C'est que nous réfléchissions à une affaire...

SIMONNOT, *à Duval.*

Il est aisé de voir, parbleu !... de grâce, écoutez-moi, ou plutôt lisez cette lettre ; elle est de Gros-Jean.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, JACQUES.

JACQUES, *sort furtivement de la maison.*

Ils sont en affaire... attendons !...

DUVAL, *lisant.*

« Mon cher oncle, n'ayant pu trouver de place à la diligence, et voulant vous ôter sur le champ l'inquiétude, je vous dirai que le château vient d'être adjugé à un nommé...
» (Il hésite.) Jacques Duval... »

TOUS.

Jacques Duval !

JACQUES , à part.

Heim ! ...

SIMONNOT.

Vous voulez dire Derval !

DUVAL , hésitant.

Derval ! .. Duval ! .. Le nom est mal écrit ... Tenez !

SIMONNOT.

Il y a Derval.

TOUS LES AUTRES.

Il y a Duval.

JACQUES , à part.

Qu'ils se décident , je ne serai pas fâché de savoir si je suis propriétaire.

M^{me} DUVAL.

D'ailleurs , ça doit être Duval ... je le parierais.

DUVAL.

Quand je le disais , qu'il revenait riche ?

M^{me} DUVAL.

Il aura voulu nous éprouver.

SIMONNOT , riant.

Laissez-moi rire ... quoi ! votre neveu , propriétaire ?

M^{me} DUVAL.

Pourquoi non ! ... Jacques a de l'esprit , des talents ... il a fort bien pu parvenir.

TIENNETTE.

Mais , mon dieu , ma marraine , achevons la lettre ; peut-être ... nous instruira-t-elle ! ...

DUVAL.

Tu as raison. (*Continuant.*) « Le château vient d'être ad-nommé Jacques Duval ... » Il y a bien Duval ... arrivant des colonies ...

TOUS , excepté Simonnot.

Arrivant des colonies ? ... Vous voyez bien que c'est lui.

M^{me} DUVAL , continuant.

« Je termine en vous engageant à tenir le château prêt » à le recevoir , attendu qu'il doit aller le visiter seul , et » par la poste , avant de se rendre à Paris.

TOUS , *excepté Simonnot.*

De ce coup-là , c'est lui , c'est bien lui.

SIMONNOT.

C'est lui , c'est lui... ils vont finir par me le persuader...
(*se reprenant.*) Attendez donc, on vient de me dire, en effet,
qu'on l'avait vu descendre d'une chaise de poste magnifique.

M^{me} DUVAL.

C'est la vérité , il nous en a fait l'aveu lui-même.

SIMONNOT.

Quoi ! il vous a dit !... ah ! dame , écoutez , d'après cela
il se pourrait bien... avec ça , il a eu l'air de me faire en-
tendre , ce matin , qu'avant peu on lui ferait des amitiés.

M^{me} DUVAL.

Mais , je vous dis qu'il n'y a pas de doute , c'est lui.

TOUS.

Oui , oui , c'est lui qui est le propriétaire du château.

JACQUES , *à part.*

Ouf ! je respire... Voilà une propriété qui m'a été diable-
ment contestée.

SIMONNOT.

Et moi , qui l'ai reçu ce matin... mes amis , il faut ré-
parer notre bévue ! où est-il en ce moment ?

M^{me} DUVAL.

Chez moi , fort heureusement pour nous.

SIMONNOT.

Faisons-lui un bon accueil , sans laisser entrevoir que nous
sommes instruits... vous comprenez...

M^{me} DUVAL.

Laissez-moi faire ; je serai à mon rôle.

JACQUES , *à part.*

Et moi , au mien.

TIENNETTE.

Air : C'est charmant

Quel bonheur , (*bis.*)

Quoi ! Jacques est propriétaire !

Quel bonheur ! (*bis.*)

TOUS.

C'est incroyable , en honneur !

MAD. DUVAL.

Lui ! posséder une terre,
Et nous en faire un mystère ?

SIMONNOT.

La fortune, on le voit bien,
En aveugle fait le bien.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS, *excepté Jacques.*

Quel bonheur, (bis.)
Quoi ! Jacques est propriétaire !
Quel bonheur,
C'est incroyable, en honneur.
Lui, posséder une terre,
Et nous en faire un mystère !..
La fortune, on le voit bien,
En aveugle fait le bien.

JACQUES, *à part.*

Quel bonheur, (bis.)
Quoi ! je suis propriétaire,
Quel bonheur,
C'est incroyable, en honneur !
Moi, posséder une terre,
Et leur en faire un mystère ;
Je m'en trouverais fort bien,
Par malheur, il n'en est rien.

TIENNETTE, *s'éloigne en courant.*

Je cours prévenir mon père.

Elle sort.

JACQUES, *à part.*

Ma foi, profitons pendant quelque temps de l'erreur où
ils sont.

Il rentre dans la maison.

SCÈNE IX.

DUVAL, M^{me} DUVAL, SIMONNOT.

SIMONNOT.

Ce pauvre Jacques, je l'avais toujours bien dit qu'il
ferait son chemin.

M^{me} DUVAL.

Et moi aussi.

Jacques.

DUVAL.

Et moi donc ?

M^{me} DUVAL, à son mari.

Ce matin, pourtant, vous prétendiez...

DUVAL.

Je n'ai rien dit.

M^{me} DUVAL.

Pardonnez-moi...

DUVAL.

Quand cela serait, je n'ai pas été comme vous, jusqu'à lui refuser ma porte.

M^{me} DUVAL.

La preuve que je la lui ai refusée, c'est qu'il est encore chez moi, maintenant.

DUVAL.

Grâce à qui ?

M^{me} DUVAL.

Grâce à moi.

DUVAL.

Ou à moi.

M^{me} DUVAL.

Je vous soutiens que j'ai toujours eu pour lui plus d'amitié que vous.

DUVAL.

Erreur.

M^{me} DUVAL.

Mon bon cœur est assez connu.

DUVAL.

De qui ?

SIMONNOT.

A quoi bon s'échauffer la bile !... moi-même, ce matin, ne l'ai-je pas reçu de manière à faire suspecter mes intentions... c'est que j'étais distrait, préoccupé... tout le monde connaît l'attachement que je lui porte.

On entend la voix de Jacques.

DUVAL.

Attendez, je crois que j'entends...

M^{me} DUVAL.

Oui, il chante... Toujours gai!...

Il a si bon cœur!...

SCÈNE X.

Les Précédens, JACQUES, *sortant de la maison, son paquet sur l'épaule*

JACQUES, *gaiement.*

Air : Bringue , zingue.

Quand le malheur vient m'accabler,
De joie on me voit redoubler ;
De ces lieux il faut que je sorte ;
Morbleu, que m'importe ,
Avec moi je porte
Mon or, mes billets, (bis.)
Mes meubles, mes effets,
Philosophe,
Et de bonne étoffe,
Bien partout
Je me ris de tout.

M^{me} DUVAL, *du ton le plus affectueux.*

Où vas-tu, mon cher Jacques ?

JACQUES.

Ah ! c'est vous, ma bonne tante ? j'ai songé que je pourrais vous gêner en restant ici malgré vous, et vous me voyez prêt à continuer mon chemin.

M^{me} DUVAL.

Par exemple !... cela serait joli ; que dirait-on de nous, fatigué comme tu l'es !

DUVAL, *lui prenant son paquet.*

Nous ne souffrirons pas que tu t'éloignes.

SIMONNOT.

Très-certainement... leur affection m'est connue, et j'en répons comme de la mienne propre, M. Jacques...

JACQUES, *jouant l'étonnement.*

Pas possible !

M^{me} DUVAL.

Tu es bien le maître de rester ici aussi long-tems que tu le voudras.

JACQUES.

Bah! vous avez donc changé d'avis?

SIMONNOT.

Nous!... jamais!...

DUVAL.

C'est que j'ai signifié à ta tante que mon intention est de
te garder, vois-tu?

JACQUES.

En vérité.

DUVAL.

Ecoute donc, je suis le maître chez moi, il me semble ..

JACQUES.

Oh! oh!

M^{me} DUVAL.

Ton oncle n'avait pas besoin de me prier beaucoup, j'y
étais porté naturellement.

JACQUES.

Vraiment!

SIMONNOT.

Sans doute.

DUVAL.

Dis donc, femme, nous allons avoir du monde, il faut
que mon neveu soit vêtu plus décentement... (à Jacques.)
Je veux te prêter mon habit des dimanches, ainsi qu'un
chapeau magnifique, dont ta tante m'a fait cadeau, et que je
porte les grands jours, pour l'amour d'elle.

JACQUES.

Quoi!... tout de bon?...

Air : Vaud. de Partie et Revanche.

Où trouver un oncle aussi tendre,
Comment vous peindre mon bonheur?
Vraiment, j'étais loin de m'attendre
A cet accueil plein de douceur.
De joie il pénètre mon cœur;
Oui, vous surpassez mon attente,
C'est être trop bon, sur ma foi;
Ce que vous fait porter ma tante,
Ne vous en privez pas pour moi.

DUVAL.

Sois tranquille.

M^{me} DUVAL.

A propos , où logeons-nous ce cher enfant ?

DUVAL.

Si tu lui donnais la petite chambre du second.

M^{me} DUVAL.

Fi donc , joli taudis , vraiment ; je lui destine la chambre du premier , à côté de la nôtre . . . elle est un peu encombrée , je vais moi-même la débarrasser.

JACQUES.

Pour cela , ma tante , je ne le souffrirai pas.

M^{me} DUVAL.

Et moi , je l'exige . . . Encore une chose que j'oubliais , mon petit Jacques ; depuis que tu es arrivé ici , je n'ai pas pensé à te demander si tu voulais prendre quelque chose ?

DUVAL.

Belle question ! . . . mais sans doute . . . on ne sait à quoi tu songes.

JACQUES.

A parler franchement , j'éprouve une sorte de besoin . . . je crois même que j'ai faim . . . Par inadvertance , j'ai laissé passer hier l'heure du dîner , et même celle du souper.

DUVAL.

Le pauvre enfant ! . . . Voyons , fais-lui servir à déjeuner ?

M^{me} DUVAL.

J'y vais . . . mais j'y songe . . . si nous avançons plutôt l'heure de notre dîner ; du moins nous lui tiendrions compagnie.

DUVAL.

Mais pourrait-il attendre ?

JACQUES.

Ne vous gênez pas , j'attends quelquefois plus long-tems.

M^{me} DUVAL.

Quand ça nous causerait un peu de fracas , n'est-il pas bien naturel de se gêner pour un bon parent ?

DUVAL.

Pour un neveu qu'on aime.

SIMONNOT, *lui prenant la main.*

Pour un ami bien cher qu'on revoit après un longue absence.

JACQUES, *à part*

Ah ! mon château, que je te remercie. (*haut.*) faites donc ce que bon vous semblera.

M^{me} DUVAL.

Je cours tout préparer.

SIMONNOT.

Et moi, avec votre permission, sans cérémonie, je m'invite.

M^{me} DUVAL.

Bien volontiers compère.

SIMONNOT.

Et je prétends régaler le cher Jacques, d'un certain petit vin dont il me dira des nouvelles... C'est que voyez-vous, on n'a rien de trop bon pour ses amis... Je reviens dans l'instant.

M^{me} DUVAL.

Air : *Allons, dissimulons.* (Du Coiffeur et le Perruquier.)

C'est bien,
N'épargnons rien.

SIMONNOT.

Lui plaire,
Sera mon salaire.

JACQUES.

C'est bien,
N'épargnez rien.

TOUS.

Notre bien
N'est-il pas le sien.

JACQUES, *à part.*

Comme on cherche à me satisfaire,
Je souris d'avance aux apprêts ;
Puisqu'il font bien, laissons-les faire,
Nous nous expliquerons après.

TOUS.

C'est bien,
N'épargnons rien.

(31)

Lui,)
Me,) plaire,
Est (notre) unique affaire ;
(leur)
C'est bien,
N'épargnons rien.

Ensemble.

TOUS.

Notre bien
N'est-il pas le sien ?

JACQUES, *seul.*

Tout leur bien,
N'est-il pas le mien.

SCÈNE XI.

DUVAL, JACQUES.

DUVAL.

Tiens, voilà Bertrand et sa fille... sans doute il viennent
te faire une visite... *(Il va au-devant d'eux.)*

JACQUES.

Tiennette serait-elle aussi changée... Voyons-la venir
comme les autres.

SCÈNE XII.

Les Précédens, BERTRAND, TIENNETTE.

BERTRAND, *avec empressement.*

Que viens - je d'apprendre ! quoi ! Jacques serait de
retour?... Eh ! mais, vraiment, oui, je le reconnais, le
voilà !... comme il est grandi !... viens donc m'embrasser,
mon garçon ?

JACQUES...

Bien volontiers. *(En l'embrassant.)* C'est mon château
qu'il presse contre son cœur.

DUVAL, *à part, à Bertrand.*

Tu sais qu'il est puissamment riche ?

BERTRAND, *de même.*

Tiennette m'a tout conté.

DUVAL, *de même.*

C'est le propriétaire actuel du château.

BERTRAND, *de même.*

Le propriétaire du château!... (*à Jacques.*) Embrassons-nous encore!... (*Il le serre très-fort sur sa poitrine.*)

Air : *Dans un castel de l'antique Ausonie.*

C'est un grand bien qu'un ami qu'on retrouve,

JACQUES, *à part.*

Ouf! j'ai grand peur en ces épanchemens.
Si je survivis au bonheur que j'éprouve,
De succomber à leurs embrassemens.

BERTRAND, *le serrant de nouveau.*

Auprès de nous tu resteras, j'espère,
Je veux t'aimer jusqu'au jour du trépas,
J'étouffe ici tout sentiment contraire.

JACQUES, *se dégageant de ses bras.*

Que de bontés!.. mais ne m'étouffez pas. (*bis.*)

BERTRAND.

Ah! ça, mon garçon, tu aimes m'a fille, je le sais.

JACQUES.

C'est vrai, M. Bertrand; moi, je ne change pas.

BERTRAND.

En vérité: touche là... nous voilà d'accord; tu seras mon gendre.

JACQUES.

Nous voilà d'accord, nous voilà d'accord; c'est fort bien, mais Tiennette?

BERTRAND.

Eh bien! Tiennette?

JACQUES.

Ce mariage avec Grosjean?

TIENNETTE.

Ah! oui, je sais ce que tu veux dire. Il en était question... mais, Grosjean n'est pas ici; quand il reviendra, nous lui dirons...

JACQUES.

Que les absens ont tort. (*à part.*) Allons, la petite suit le mouvement.

BERTRAND.

J'espère que tu n'as plus d'objections à faire ; à quand la noce ?

JACQUES.

La noce ! Diable, comme vous y allez !... après la noce, il faut manger ?

DUVAL.

Te voilà bien embarrassé ; ne sommes-nous pas là pour t'aider ? n'ai-je pas une bonne ferme qui est à ton service ?

JACQUES.

Une ferme ! une ferme !... le bail est en votre nom.

DUVAL.

Qu'à cela ne tienne, je te cède mon bail.

JACQUES.

Quoi ! mon oncle !...

DUVAL.

Je te cède mon bail, te dis-je.

JACQUES, *à part.*

Où s'arrêtera ce torrent de générosité ?

DUVAL, *à part.*

Je peux bien lui faire ce sacrifice, en apparence.

BERTRAND.

Voilà qui répond à tout... Eh bien ! hésite-tu encore !

JACQUES.

Non, oh ! non : puisque les choses sont ainsi ; que Tiennette est consentante : que vous souscrivez à tout, que mon oncle ne s'oppose à rien, et que je suis de votre avis... nous nous marierons...

TIENNETTE, *tendrement.*

Le plutôt possible.

DUVAL.

C'est cela : et, pour commencer, tout-à-l'heure le repas des fiançailles.

JACQUES.

Ah ! ça, vous ne vous dédirez ni l'un ni l'autre.

DUVAL.

La question est excellente. Nous prends-tu pour des girouettes ? je rentre tout de suite pour te faire une cession par écrit.

Jacques.

BERTRAND.

Dans un moment, Tiennette t'apportera un dédit en bonne forme.

JACQUES.

C'est dit. (*à part.*) Je les tiens.

BERTRAND, *sortant et revenant sur ses pas.*

A propos, maintenant que te voilà mon gendre, il ne faudrait pas te gêner ; si tu avais besoin de quelque argent. . .

JACQUES, *à part.*

Encore !

BERTRAND.

J'ai , par-là , vingt-cinq louis dans une bourse....

JACQUES, *à part.*

Il mériterait bien que je les acceptasse.

TIENNETTE.

J'espère, mon bon ami, que tu ne nous refuseras pas.

JACQUES, *à part.*

Prenons tout, j'ai mon projet. (*haut.*) Eh bien ! je les accepte, mais, c'est vraiment pour ne pas vous désobliger.

DUVAL, *à part.*

Je le crois bien : un capitaliste ! . . .

BERTRAND.

Je cours te les chercher et prévenir le notaire. Il faut aussi que Tiennette se fasse belle pour le repas ; nous reviendrons promptement.

DUVAL.

C'est cela ; moi, pendant ce tems, je vais m'occuper de notre affaire.

BERTRAND, *en lui tendant la main.*

Adieu, mon gendre.

TIENNETTE.

Adieu, Jacques, adieu, mon petit mari.

JACQUES.

Revenez promptement. (*à part.*) Ils pourraient changer d'avis en route.

Air : *Di tanti, palpiti.*

Tout est donc convenu,

Dans peu, j'espère ;

Mon cher beau père,

Vous serez revenu.

BERTRAND.

Oui, je l'atteste,

Oui, ma fille est à toi.

TIENNETTE.

Mon cœur te reste,
Il te répond de moi.

TOUS.

Tout est bien convenu,
Dans peu, j'espère,
Son,)
Mon,) cher beau père,
Sera revenu.

(*Duval entre chez lui. Bertrand et Tiennette s'éloignent.*)

SCÈNE XIII.

JACQUES, *seul.*

En vérité, tout ce qui m'arrive est un songe ; moi, que tout le monde rebutait, il n'y a qu'un quart d'heure... et pourquoi ce changement subit, pourquoi m'offre t-on tant de choses, parce que l'on croit que je n'ai besoin de rien... Oh ! les hommes, les hommes ! mais, voici déjà l'autre, avec son vin ; à mon poste !...

SCÈNE XIV.

JACQUES, SIMONNOT, *portant un panier de vin.*

SIMONNOT.

Je suis de parole, comme vous voyez. J'apporte de quoi nous mettre en pointe de gâité ; il est cher ; mais je ne pourrais le boire en meilleure compagnie. Aussi, Dieu sait si je le regrette.

JACQUES, *à part.*

Tu ne diras peut-être pas ça long-temps.

SIMONNOT.

Air : Sur votre table, quand on porte.

C'est là le remède à nos peines,
Nul de nous ne l'emploie en vain,
Je ris des souffrances humaines,
Quand je possède du bon vin.

JACQUES.

Jus précieux, nectar divin !

SIMONNOT.

Buvons pour célébrer la fête,
Ne pensons qu'à nous amuser.

JACQUES.

Faut-il ne vous rien déguiser.
Si le vin vous porte à la tête,
Bloi, je saurai vous dégriser.

SIMONNOT.

Des mots à double sens!.. il est farceur.

JACQUES.

Avant tout, monsieur Simonnot, il faut que je vous fasse
part d'une nouvelle : je me marie.

SIMONNOT.

Ah! ah! avec quelque grande dame, sans doute?

JACQUES.

Non, oh! non, vraiment. C'est une drôle d'histoire, un
mariage d'inclination : la dame n'est pas plus grande que
ça. Vous rirez bien quand vous saurez quelle est ma future.

SIMONNOT.

Je la connais donc. Serait - ce madame la baronne de
Gerval, dont la maison touche à votre château... Je veux
dire au château.

JACQUES.

Point du tout. C'est... (*Il rit.*)

SIMONNOT.

Eh bien! c'est...

JACQUES.

Mademoiselle Bertrand, la petite Tiennette.

SIMONNOT, *prenant un air sérieux*

Tiennette!

JACQUES.

Qu'avez-vous donc, vous ne riez plus?

SIMONNOT.

Si parbleu!.. je suis très-gai... (*Il s'efforce de rire. A
part.*) Voilà qui dérange mes projets... n'importe, ne brus-
quons rien; ce n'est pas le moment de se fâcher. (*Haut.*) Ah!
ça, et Grosjean?

JACQUES.

Grosjean me cède le pas; je lui prends sa femme, ne
vaut-il pas mieux que ce soit avant le mariage qu'après.

SIMONNOT.

A la bonne heure. Vous l'avez donc demandée à son
père?

JACQUES.

Moi, point du tout ; il est venu me l'offrir.

SIMONNOT.

Et notre procès , que ce mariage devait finir ?

JACQUES.

Vous plaidez , cela fait passer le temps.

SIMONNOT, à part.

Vraiment , j'en apprend de belles !

JACQUES.

Franchement , je ne conçois pas qui a pu les porter à me préférer à votre neveu , car enfin , moi , je n'ai rien , et Grosjean a l'espoir de vous remplacer un jour.

SIMONNOT, à part.

Voilà , je crois , le moment de chercher à connaître ses intentions à mon égard. (*Haut.*) Cet espoir est bien vague ; on vient de vendre le château : qui sait si le nouveau propriétaire me conservera ? (*A part.*) Que va-t-il dire ?

JACQUES.

Pourquoi non ? n'êtes - vous pas un brave homme ? Vous resterez intendant , M. Simonnot , c'est moi qui vous le dis.

SIMONNOT, tout joyeux.

Que de bonté ! je vous prie de croire , M. Jacques , que je ferai toujours ce qui dépendra de moi pour vous pour contenter mon nouveau maître.

JACQUES.

J'en suis persuadé . . . mais excusez ma curiosité : combien vous donnait l'ancien propriétaire ?

SIMONNOT, à part.

Tâchons d'obtenir de l'augmentation. (*Haut.*) Bien peu de chose , si l'on remarque les tracasseries , les dangers de la place . . . Le défunt me donnait 1000 francs.

JACQUES.

J'avais oui parler de 600 fr.

SIMONNOT.

1000 fr. , comme je suis un hounête homme : nourri , logé , blanchi ; et c'était peu , vraiment.

JACQUES.

Vous avez raison , cela vaut quinze cents francs.

SIMONNOT, *surpris.*

Quinze cents francs !

JACQUES.

Demandez-les au nouveau propriétaire de ma part, il vous les accordera.

SIMONNOT, *au comble de la joie.*

De votre part, je comprends la plaisanterie. (*à part.*)
est-il généreux !

JACQUES.

Indépendamment des gages, n'avions-nous pas quelques petits profits ? des coupes de bois dont on ne rend pas compte, des récoltes dont on ne parle pas...

SIMONNOT.

Du tout, du tout !.. fi donc !.. on a de la probité, ou l'on n'en a pas.

JACQUES.

Et quand cela serait, ne faut-il pas que tout le monde vive de son état ?

SIMONNOT, *à part.*

Voilà qui est bon à savoir.

JACQUES, *à part.*

J'espère que mon intendant doit être satisfait de ma générosité... ça me coûte si peu.

SCÈNE XV.

Les mêmes, M. et M^e. DUVAL.

(*On apporte une table servie.*)

M^e DUVAL.

Allons, tout est prêt, et dès que Bertrand arrivera, nous nous mettrons à table.

JACQUES, *à part.*

C'est ça, ma tante, et ce ne sera pas par orgueil.

DUVAL, *lui remettant un papier.*

Tiens, mon garçon, prends ce papier; tu sais ce que c'est.

JACQUES.

Oui, oui, mon oncle. (*Il le met dans sa poche.*) Prenons garde que le vent ne l'emporte ; il change souvent ici.

SCÈNE XVI.

Les précédens, BERTRAND, TIENNETTE.

BERTRAND.

Me voilà : je n'ai pas été long-temps, j'espère. C'est que j'ai toujours pensé que lorsqu'il s'agit d'un bon dîner, on ne saurait trop se hâter.

Air : *Comme il m'aimait.*

Un bon diner (*bis.*)

Cause plus d'une jouissance :

Un bon diner, (*bis.*)

Ne se doit jamais ajourner.

Dans mainte et mainte circonstance,

Qui peut calculer l'importance

D'un bon diner. (*quatre fois.*)

(*A Jacques.*) Tiens, mon cher Jacques, voici les vingt-cinq louis bien comptés.

JACQUES, *prenant la bourse.*

Vous ne me gênez pas trop pour vous les rendre, n'est-ce pas ?

BERTRAND.

Garde-les six mois, un an, dix ans, si tu veux.

JACQUES.

Va pour dix ans, j'aime mieux ça.

TIENNETTE, *lui donnant un papier.*

Tiens, Jacques, voilà un titre qui ne doit te laisser aucun doute sur mes intentions.

JACQUES, *jetant les yeux sur le papier.*

Un dédit!.. (*Il le met dans sa poche.*) je n'en avais pas besoin pour compter sur ta promesse.

M^e DUVAL.

Allons, allons, ce pauvre garçon doit mourir de besoin.

DUVAL.

Sans doute, en place !

TOUS EN CHŒUR .

Air : *A bore , à bore .*

A table , (*ter.*)
Aspect délectable ,
Enivrant ,
A table , (*ter.*)
Moment
Charmant !
Quel doux moment !

SCÈNE XVII.

Les Précédens , prêts à s'asseoir, UN PAYSAN.

LE PAYSAN , *accourant.*

M. Simonnot ! M. Simonnot !

SIMONNOT .

Eh bien ! qu'est-ce ? ne peut-on me laisser un moment en repos ? Je suis en affaire .

JACQUES , *au paysan.*

Oui , mon ami , et même en affaire très-pressée .

SIMONNOT .

Tu reviendras quand nous aurons fini .

LE PAYSAN .

C'est pas possible , c' que j'ai à vous dire n' peut pas se remettre .

JACQUES .

Est-il bon celui-là ! . . . et un dîner , crois-tu que ça puisse s'ajourner ?

TOUS .

Sans doute . A table ! à table !

LE PAYSAN .

En ce cas , j'allons dire au propriétaire du château que vous n'avez pas l'temps d'le recevoir .

(*Mouvement général de surprise.*)

TOUS .

Que dit-il ?

JACQUES , *à part.*

Ahi ! ahi ! ahi !

SIMONNOT .

Comment dis-tu cela : le propriétaire du château ? . .

(41)

LE PAYSAN.

Eh oui, quoi ! le baron Derval , comme ils l'appeloat .

JACQUES, *à part.*

Adieu , ma propriété !

(*Ils se regardent tous.*)

SIMONNOT.

Que signifie ceci ? Le propriétaire vient d'arriver , dis-tu ? . . .

LE PAYSAN.

Quand j'vous le disons.

SIMONNOT.

A l'instant même ?

LE PAYSAN.

Eh ! oui , cent fois oui ; mais c'est égal , j'vas y dire que vous êtes en affaire.

SIMONNOT, *le retenant.*

Un moment , butor , va dire que je te suis.

(*Le paysan sort.*)

SCÈNE XVIII.

Les mêmes , excepté LE PAYSAN.

TOUS, *hors Jacques.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air : *Je reconnais ce militaire.*

Quel est donc ce nouveau mystère ?

Je reste étonné , confondu . . .

Jacques n'e t pas propriétaire ,

Et tout mon espoir est perdu.

JACQUES, *à part.*

On va découvrir le mystère . . .

Chacun d'eux reste confondu . . .

Je ne suis plus propriétaire ,

Et tout mon crédit est perdu.

BERTRAND, *à demi-voix à Tiennette.*

Tu m'as fait faire de belles démarches ! . . mes pauvres vingt-cinq louis !

DUVAL, *à sa femme.*

Et mon bail !

Jacques.

TIENNETTE.

Et mon dédit !

M^e DUVAL, *de même.*

Et mon dîner !

SIMONNOT.

Et mon vin ?

JACQUES, *à part.*

Comme leurs figures s'allongent... gare la débâcle!... c'est égal... faisons bonne contenance. (*Haut.*) Eh bien ! qu'avez-vous donc tous ? Est-ce que la nouvelle vous a subitement coupé l'appétit ? à table ! morbleu !

(*Il va pour s'y mettre.*)

M^e DUVAL, *l'arrêtant.*

Un instant, rien ne presse.

SIMONNOT, *hésitant un peu.*

Quant à moi, monsieur Jacques ; vous m'excuserez si je ne puis avoir l'honneur de rester avec vous ; mais mon devoir me rappelle au château. Ne faites pas attention, je vous en prie... Votre serviteur, de tout mon cœur, M. Jacques ! (*En s'éloignant il emporte le panier de vin.*)

JACQUES, *à part*

Et d'un... voilà le mouvement de retraite qui commence.

Air : *Vaud. du Passe-partout.*

On me croyait propriétaire,
Chacun s'empressait près de moi ;
Je redeviens un pauvre hère,
Et l'on s'éloigne avec effroi.
Ceux que la richesse accompagne,
Grâce à leur or, ont mille attraits.
Mon château se trouve en Espagne,
Mes bons amis courent après.

BERTRAND, *à part.*

J'enrage de m'être laissé prendre comme un sot.

SCÈNE XIX.

Les mêmes, excepté SIMONNOT.

JACQUES, *à madame. D'accord qui fait enlever les plats.*
Eh ! mais, ma tante, que faites-vous donc là ?

M^e DUVAL.

Pardine! mon neveu, puisque monsieur Simonnot est parti, il est inutile, je crois, de laisser tant de mets sur la table.

JACQUES, *la retenant.*

Et moi qui croyais... dites - donc, ma tante, moi qui croyais que tous ces préparatifs étaient pour moi...

M^{me}. DUVAL.

Vraiment, oui, vous en valez bien la peine.

(*Elle prend un plat.*)

JACQUES, *la retenant.*

Encore un !

Air : *Du premier pas.*

Un plat de moins,
La méthode est fort bonne ;
Dans un instant, ma tante, par vos soins ;
Je pourrai dire, et sans choquer personne,
A chaque ami qui fuit et m'abandonne :
Un plat de moins. (bis.)

BERTRAND, *à part.*

Il faut prendre un parti. (*Haut à Jacques.*) Je n'avais pas réfléchi qu'une affaire indispensable m'appelle chez moi, justement à l'heure qu'il est ; vous voudrez bien me pardonner, si je ne reste pas plus long-temps ; mais, vous le savez, il faut que les affaires passent avant les plaisirs. Tiennette, suivez-moi.

JACQUES, *arrêtant Tiennette par la main.*

Et quoi ! Tiennette aussi ?

TIENNETTE, *tristement.*

Il faut bien que j'obéisse à mon père.

BERTRAND

Qu'est-ce encore ! allons, ma fille, je suis pressé.

JACQUES.

Pressé !... tenez, M. Bertrand, pourquoi chercher un prétexte ; vous n'en avez pas besoin ; je vous ai deviné, je vous devine tous ; vous m'avez cru riche, n'est-ce pas ?... Voilà pourquoi vous m'avez accablé de vos bienfaits ; maintenant, vous êtes désabusés, vous me fuyez ; rien de plus naturel. Petits et grands, tous se ressemblent, vous agissez comme tout le monde... je ne prétends pas vous retenir... (*Mouvement.*) Mais je me garderai bien de profiter de l'erreur qui

vous a entraînés ; voici votre bourse, je pourrais, je devrais la garder... (*souriant.*) Vous m'aviez accordé dix ans de crédit. On n'aura pas un seul reproche à me faire, prenez, prenez!...

BERTRAND, *agité.*

Ouf! .

JACQUES, *continuant.*

Mon oncle, il me semble que la cession de bail que vous m'aviez faite, ne m'est plus nécessaire, l'état de fermier a des inconvéniens : je ne veux cultiver que votre amitié et celle de ma tante ; rentrez dans vos droits. (*Il déchire le papier.*) Oh ! rassurez-vous, je n'en resterai pas pour cela plus long-tems à votre charge, je sais par expérience qu'il ne faut pas laisser la générosité de ses parens.

TIENNETTE, *à part fondant en larmes.*

Le pauvre garçon!

JACQUES.

Quant à vous, Mademoiselle, cet écrit m'assurait votre main ; mais, épouser une femme malgré son cœur... je craindrais trop les effets de sa vengeance. Reprenez-le et consolez vous, vous ne resterez pas long-tems fille ; l'heureux Grosjean arrive demain.

TIENNETTE.

Ah ! je n'y tiens plus... Jacques, mon ami, mon bon ami, tu m'as jugée un peu précipitamment : Dieu merci, je n'ai pas un mauvais cœur : garde, garde cette promesse ; il me sera doux de la remplir, et si mon père ne s'y oppose pas...

JACQUES.

Quoi ! Tiennette, vous voulez...

TIENNETTE.

C'est ta Tiennette qui t'en prie...

JACQUES.

Vous n'y pensez pas, songez donc que je ne possède rien, absolument rien.

TIENNETTE.

N'ai-je pas ma dot ! si elle ne suffit pas, nous sommes jeunes, nous travaillerons.

JACQUES, *à part.*

Elle m'attendrit.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS , dans la même situation, SIMONNOT ,
suivi d'une foule de villageois des deux sexes.

SIMONNOT , aux villageois.

Allons, mes amis , ferme ; et de l'ensemble, s'il est possible.

Chœur des Villageois.

Air : *Honneur (bis) à notre colonel.*

Chantons (bis) de Jacques le retour,
Qu'il vive heureux , que le chagrin s'efface,
Le malheur fuit , le bonheur le remplace,
Pour nous amis est-il un plus beau jour.

SIMONNOT.

Encore une fois , plus fort que ça !...

Le Chœur recommence.

Chantons , etc.

JACQUES.

Que me chantent-ils là !... (à Simonnot) Dites donc ,
brave girouette , est-ce que vous prétendez insulter à mon
malheur !

SIMONNOT , lui prenant les mains.

Bien au contraire , M. Jacques : vous connaissez M. le
baron Derval , l'acquéreur du château ?

JACQUES.

Moi , non , que je sache . . .

SIMONNOT.

Et M. de Saint-Albin ?

JACQUES.

Ah ! c'est différent . . . il était mon capitaine , lorsque
j'étais aide de timonnerie à bord de la frégate la Surveillante.

SIMONNOT.

C'est cela , le baron Derval de Saint-Albin ; c'est le
même homme . . . Et ne vous souvient-il plus de certaine
prise anglaise ?

JACQUES.

Que nous fîmes à la hauteur des îles du Cap-Vert . . .
Ah ! si cette prise était jugée , il me reviendrait de l'argent.

SIMONNOT.

Réjouissez-vous... elle l'est. Prêtez l'oreille un instant... Après avoir causé de nos intérêts communs, monsieur le baron remarquant que j'étais préoccupé, me dit : père Simonnot, (car il sait déjà mon nom), père Simonnot, quelque chose vous trotte dans la tête ? — C'est vrai, lui dis-je, monsieur le baron, je songe à un quiproquo. — Quel quiproquo, me dit-il ? — N'avons-nous pas cru tout-à-l'heure que votre château appartenait à un pauvre diable, excusez, M. Jacques ; à un pauvre diable, nommé Jacques Duval ? — Jacques Duval ? Quel était son état ! — Ma foi, il les a fait tous. — Aurait-il servi dans la marine ? — Oui, monsieur le baron.

JACQUES.

C'est mon capitaine, je cours lui présenter...

SIMONNOT, *continuant.*

Attendez. Je suis dépositaire, reprend-il, d'une somme qui lui appartient.

JACQUES, *tout joyeux.*

Une somme qui m'appartient !...

SIMONNOT, *continuant.*

Deux mille écus que je suis prêt à lui compter à la première sommation.

TOUS.

Deux mille écus !

SIMONNOT, *continuant.*

Je n'y mets qu'une condition ; c'est que Jacques que j'aime, que j'estime, (c'est toujours monsieur le baron qui parle), consentira à se fixer auprès de moi, en qualité de secrétaire.

JACQUES,

Le brave homme ! (*tendant la main à Tiennette.*) Me voilà riche, nous mettrons la promesse à exécution.

DUVAL ET SA FEMME.

Mon cher neveu, mon bon Jacques, viens sur notre cœur

JACQUES, *en les embrassant.*

On voit bien que les caresses ne coûtent rien.

BERTRAND, *embrassant Jacques.*

A mon tour, mon gendre.

SIMONNOT, *s'approchant de Jacques.*

Et moi, vous ne m'en voulez pas.

JACQUES.

Et pourquoi, mon cher Simonnot ; vous avez fait comme les autres, vous avez tourné avec le vent.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *Honneur, honneur à notre colonel.*

Chantons (*bis*) de Jacques le retour !
Qu'il vive heureux, que le chagrin s'efface,
Le malheur fuit, le bonheur le remplace,
Pour nous amis est-il un plus beau jour ?

VAUDEVILLE.

Air : *Nouveau, de M. Amédée ***.*

JACQUES.

De beaux projets nul n'est avare,
Combien on en fait ici-bas ;
A vivre en sage on se prépare,
Et l'on finit par un faux pas.
Notre espèce est vraiment étrange,
Sans qu'on y pense, trop souvent,
En même temps que le vent change,
On tourne, on tourne avec le vent.

BERTRAND.

Lorsque le vent de la fortune
Souffle sur nous visiblement,
D'amis (chose si peu commune)
On est entouré promptement.
Mais, si par malheur, le vent tourne,
Ce n'est plus comme auparavant ;
Plus vite encor on vous ajourne,
On tourne, tourne avec le vent.

SIMONNOT.

Chez nous on consulte sans cesse,
On consulte son procureur ;
L'amant consulte sa maîtresse,
Le guerrier consulte l'honneur.

Consulter est chose bien faite,
Pour moi, qui ne suis pas savant,
Je consulte la girouette,
Qui tourne, tourne avec le vent.

MAD. DUVAL.

Si j'en crois un certain Molière,
Qui ne sut pas nous ménager ;
Nous avons la tête légère,
Et nous aimons fort à changer.
Vantez-nous moins votre sagesse,
Messieurs, quel est l'homme vivant,
Qui pour les honneurs, la richesse,
Ne tourne, tourne avec le vent.

TIENNETTE, *au Public.*

Nos deux auteurs perdent la tête,
Ce soir, concevez leur frayeur :
On dit le vent à la tempête,
S'il pouvait changer, quel bonheur !
Ah ! si quelque censeur morose
Se fait voir... en l'apercevant,
Messieurs, tâchez vite, et pour cause,
Qu'il tourne, tourne avec le vent.

20 JY 63

FIN.